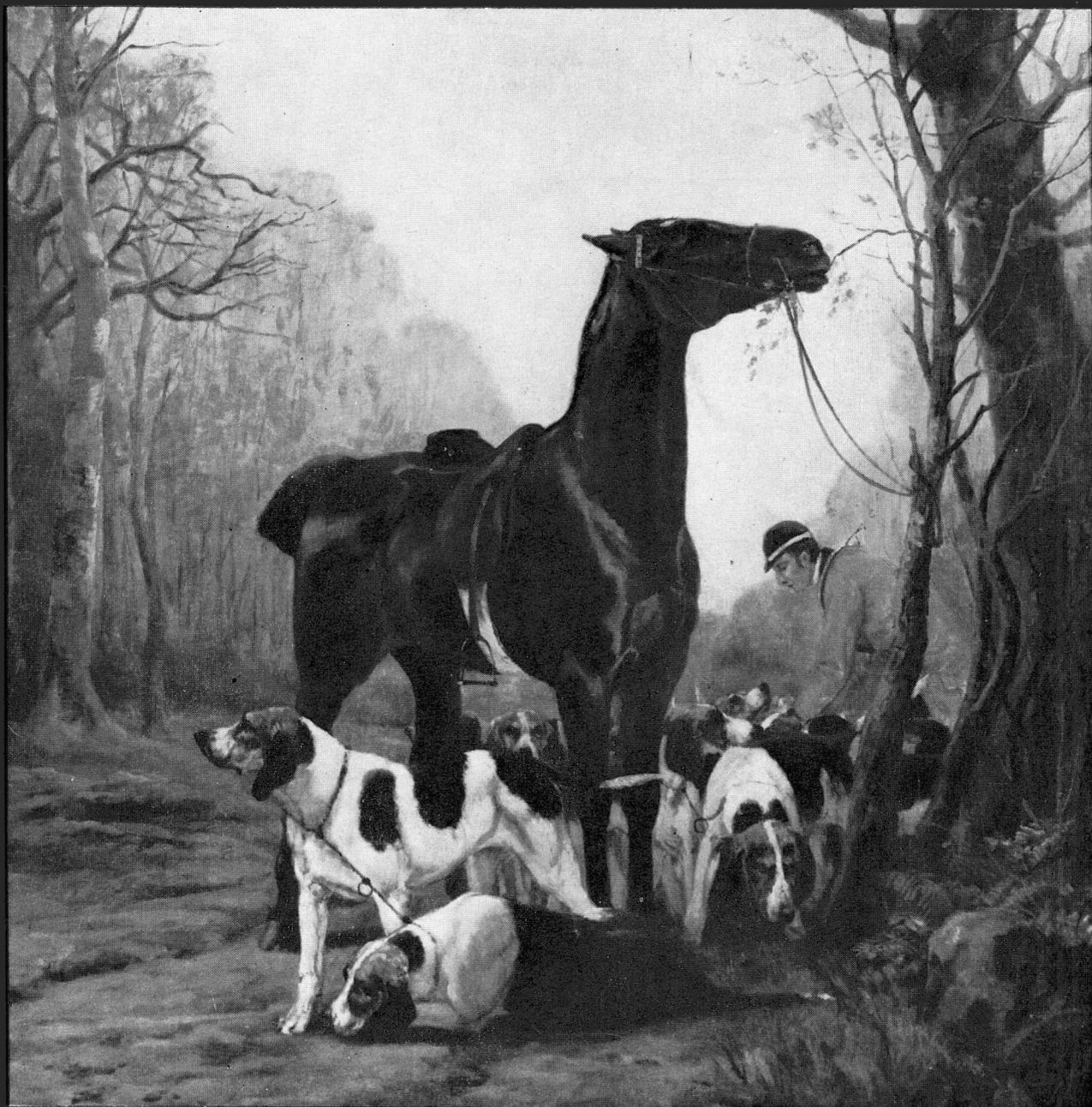


VENERIE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS



EQUIPAGES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI



(Photo X...)

A RAMBOUILLET

LA CHASSE ET LES ENFANTS

ou
l'histoire du Mardi Gras
dans le souvenir
du Lundi de Pâques

par Joël BOUESSEE

Oubliant ses rigueurs l'hiver avait doté ce 23 février 1971 d'une lumière limpide qui s'abandonnait dans un ciel sans tache. Vif, l'air donnait à l'ensemble l'expression de pureté joyeuse qui convenait à cette chasse voulue pour être celle des enfants.

Nous étions Mardi-Gras. A midi, au rendez-vous, Croix Vilpert le Maître d'Equipage l'avait expliqué à ceux qui déjà nombreux s'y étaient réunis en ce jour de vacances. Mais pour qu'ils n'en puissent pas douter, il fallait qu'ils fussent honorés à travers l'un d'entre eux. Cette confirmation suprême, M. Otto, suivant en cela une heureuse tradition de l'Equipage de

Bonnelles, ne manqua pas de l'apporter à ces quelques cinq cents enfants qui le soir venu assistèrent à la curée. Ainsi, Stéphane, trois ans et demi, avec toute l'assurance dominante que lui procurait la confortable position qu'il occupait dans les bras de ses parents recevit-il avec tact et courtoisie cette chose insolite et quelque peu terrifiante mesurant la moitié de sa taille et que les grandes personnes appellent pied de cerf.

Sans vouloir atténuer les mérites de notre vénération, admettons tout de même que la distinction dont il fut l'objet était due plus aux compétences de Garde-Biches de son grand-père qu'à ses propres ta-



(Photo G. Cauchoix)

Stéphane Duboc, son grand-père et La Ramée

lents. Cette scène charmante le fut donc encore davantage pour ceux qui connaissaient de qui Stéphane était le petit-fils. Ils purent par là témoigner aux grands-parents leur estime autant que leur gratitude. Car, être Garde-Biches, même quand on est né sur son territoire,

impose trop de savoir-faire et de qualités humaines pour ne pas conduire celui qui occupe ces fonctions à jouer un rôle notable dans la vie d'un Equipage. La sympathie dont en cette occasion Madame Duboc fut l'objet prouva d'évidence combien l'activité de son mari invite à la reconnaissance. Heureux soit Stéphane, qui par l'intermédiaire d'un cerf, a permis qu'un si équitable hommage soit rendu.

*
* *

Pour plaisante qu'elle ait été, cette journée n'en fut pas pour autant l'occasion d'un laisser-courre facile. Le beau temps, les congés scolaires et la renommée bien établie de la fête du Mardi-Gras contribuèrent à déranger les animaux. A la première brisée on put constater que ceux-ci avaient vidé l'enceinte. On se porta alors sur celle d'Alain Dauchez. La meute ne tarda pas à se récrier, les chiens venaient d'attaquer une tête bizarre au milieu d'une harde dans les Mares-Gautier. Les très nombreuses voitures qui stationnent sur les goudrons empêchent l'animal de sauter, celui-ci pendant près de trois quarts d'heure fera sa chasse dans la harde. Il réussit quand même à franchir la chaussée d'Hollande faisant tête vers les pins du Clos aux Renards. Puis il fait une double, redescend sur la Route aux Vaches qu'il traverse, rentre dans les Ponts-Quentins non sans amener l'Equipage à passer auprès d'une roulotte de romanichels entourée de neige car-

**Sur décision
du Maître
d'Equipage
les Hardes
sont portées
à la brisée
d'Alain Dauchez**



(Photo G. Huet)



(Photo Louis Douchery)

Le 18 février 1947, reprise de la fête du Mardi-Gras à Hollande

bonique pour les besoins du tournage d'un film. Un bidet gris loué pour la circonstance prit même momentanément les allures d'un pur sang ombrageux à la plus grande frayeur d'une gipsy de cinéma peu accoutumée à ces écarts de comportement. Arrivé au Parc d'en Haut, notre tête-bizarde cherche la compagnie mais les chiens chassent admirablement et ne lui en laissent point le loisir. Il faudra attendre d'être à Serqueuse pour que notre animal trouve dans une harde le refuge qui lui est maintenant nécessaire. Pour

la plus grande joie des innombrables suiveurs à pieds pendant plus d'une demi-heure notre cerf et les chiens chasseront dans le change permettant ainsi de voir un daguet, quatre biches, deux faons et notre tête-bizarde sauter à plusieurs reprises les allées conduisant à la Table du Roi. Il est prêt de quatre heures, notre cerf enfin quitte la harde avec sept chiens, le reste de la meute accusant un défaut. Les étangs sont prêts. Comme l'an dernier lors du Mardi-Gras, c'est par un bat-l'eau que la chasse devait se terminer. Extrêmement marécageux, l'étang de Bourgneuf qui fait suite à celui d'Hollande aurait bien pu être fatal à nos espoirs. Heureusement, Alain Dauchez récemment vacciné contre les fluxions de poitrine et autres congestions pulmonaires s'est courageusement jeté à l'eau, permettant ainsi aux chiens de tête, puis à l'ensemble de la meute qui ne tarda pas à rallier, de relancer leur cerf. C'est au milieu de cet étang envahi d'ajoncs que quelques minutes plus tard l'intrépide Alain servit l'animal donné par lui à courre quatre heures et demi auparavant. On put s'apercevoir alors qu'il ne s'agissait pas à proprement parler d'une tête-bizarde mais d'un cerf qui dans un choc avait fracturé un de ces pivots reliant la meule de son bois à l'os frontal.

De Bourgneuf l'Equipage gagna en cortège la chaussée d'Hollande où depuis la fin du siècle dernier, ont lieu les curées de Mardi-Gras. Comme chaque année, par centaines les gens d'alentour se retrouvent assemblés en ce lieu. Une buvette rappelle le caractère de fête foraine que pendant longtemps cette chasse ne manquait jamais d'avoir. A l'arrivée du Maître d'Equipage, des piqueux, de la meute, des boutons et des invités, les conversations cessèrent. On pressentait que quelque chose allait devoir arriver. En effet, M.

Le 7 avril 1947, reprise de la fête du Lundi de Pâques à l'étang de la Tour...



(Photo Louis Bouchery)

... Lors de la même chasse, prise d'un cerf meulet à l'étang de la Rabette



(Photo
Louis Bouchery)

Otto toujours à cheval se découvrit, ému il annonça à la foule que cette année l'Équipage allait avoir 100 ans. En l'honneur de sa fondatrice, la Duchesse d'Uzès, il demanda aux trompes du Saint-Hubert de Rambouillet de sonner la Bonnelles.

Dans sa dignité cette évocation, loin de nous porter à la mélancolie, nous invite aux souvenirs. Profitons-en pour examiner d'où vient cette tradition du Mardi-Gras, qui d'ailleurs n'est pas l'apanage exclusif de l'Yveline comme le prouve la fanfare « Le Carnaval » sonnée en cette circonstance bien qu'à notre connaissance elle n'ait jamais été écrite pour Bonnelles.

Avant de devenir chasse des enfants, le Mardi-Gras était dit « chasse populaire ». C'était en un temps où se rendre en forêt représentait une expédition. Aujourd'hui il est sans objet de préciser si telle chasse répond à ce qualificatif puisque les laisser-courre, mobilettes et automobiles aidant, restent ce type de chasse particulier que chacun peut suivre sans que rien ne lui soit demandé. Pour ce qui est d'être « populaire », peut-on vraiment mieux faire ?

Les premières chasses de ce genre eurent lieu le lundi de Pâques 1883, année qui inaugurait également les Saint-Hubert à la Celle-les-Bordes. Si l'on en croit le Baron de Janti et on peut l'en croire, la Duchesse

se refusait au début à faire automatiquement ce jour-là curée à l'étang de la Tour, lieu du rendez-vous. Elle dut cependant se rendre au désir du public et accepta même d'ouvrir un bal champêtre et de distribuer des pains d'épices. C'est pour consoler les populations du nord de la forêt qu'une seconde « chasse populaire » fut instaurée quelques années plus tard. Le Mardi-Gras fut retenu et l'étang d'Hollande choisi. Cette chasse tout comme celle du Lundi de Pâques connut un essor forain aujourd'hui difficilement pensable. Prenons par exemple celle du 22 février 1888 : Rendez-vous aux Deux-Châteaux. A Hollande, baraques foraines, restaurants, cafés, charcutiers, bals champêtres, chevaux de bois, un théâtre donne les « Mousquetaires au Couvent », une cartomancienne prévoit même ce que seront les prochaines prises de l'Équipage. Cinq mille personnes sont là malgré un mauvais temps, nous révèle l'auteur précité. On attaque sur dix cerfs aux Longues Mares, une quatrième tête fait sa chasse autour des étangs, passant deux fois dans la foule près des manèges, elle est servie au bord de la première chaussée.

Le 14 février 1899, c'est à peu près la même chose, le rendez-vous est à Saint-Léger, mais les baraques foraines et le théâtre sont toujours à Hollande. Un dix cors est pris à l'étang devant trois mille personnes, nous dit le chroniqueur.

Les Boutons eux-mêmes ne semblent pas avoir méprisé ce genre de divertissement, comme permet d'en juger une carte postale d'avant la première guerre mondiale où l'on voit de distingués membres de l'Equipage trouver très drôle de faire en habit rouge un tour sur les manèges.

L'initiative de la Duchesse d'Uzès ne fut pas sans faire école. Le Baron James de Rothschild repris pour son Equipage « Par Vaux et forêts » ce genre de fêtes en les plaçant à la mi-carême et au lundi de Pentecôte. N'écrivait-il pas en tête d'un de ses livres de chasse

cette pensée de Clémenceau « Il est sage de répandre un peu de son bonheur, pour se le faire pardonner ». Dans le même esprit sa fille Madame Monique de Rothschild devait en 1967 faire chasser à Compiègne son Equipage « La Futaie des Amis » en costume Louis XV, pour la plus grande joie de chacun (1).

Après 1921, avec les affiches et les trains spéciaux, la fête du Lundi de Pâques à l'étang de la Tour évolua tellement qu'elle fut supprimée en 1933 à la mort de la Duchesse. Rétablie par M. Otto le 7 avril 1947, elle fut maintenue jusqu'en 1955 avec un succès qui

Le 29 mars 1948, la chasse du Lundi de Pâques a repris son allure de fête populaire. En 1912 déjà, huit trains spéciaux furent nécessaires pour acheminer le public vers Rambouillet.

(Photo Louis Bouchery)



LE CARNAVAL

Par LAVIGNE (Père)



alla jusqu'à être l'occasion en 1950 d'une visite du Président de la République et Madame Auriol. La nécessité de ne pas décevoir un public venu par milliers de personnes et souvent de fort loin imposa qu'en cette circonstance vraiment très particulière l'on prit un peu de liberté avec les lois de la Vénerie. Ainsi une autorisation spéciale de la Présidence fit qu'un cerf Sika était souvent tiré la veille, dans le Parc de Rambouillet afin de parer à l'éventualité où Saint-Hubert aurait négligé de se montrer l'ordonnateur bienveillant de ces réjouissances. La dernière fois que cette fête eut lieu, le 11 avril 1955, l'Equipage n'eut pas besoin d'avoir recours à « la grâce présidentielle » car le samedi précédent deux cerfs avaient été très régulièrement forcés. Lors de cet ultime Lundi de Pâques, la chasse ayant été malheureuse, le deuxième cerf fut donné aux chiens pour une curée qui eut lieu à grands renforts de télévision et d'Europe N° 1 enregistrant en direct. Il s'agissait de la 2.594^e prise de l'Equipage ; le Baron de Janti en eut les honneurs.

Ne quittons pas le chapitre du Lundi de Pâques sans rappeler que, juste avant la Grande Guerre, cette chasse revêtit un caractère un peu particulier. En effet, à cette occasion, le 24 mars 1914, la Duchesse accorda à son petit-fils le Duc de Chevreuse, qui possédait un Equipage de daims, le Rallye Becquencourt, le droit de chasser le cerf. Cet équipage attaqua encore le 2 avril, sur une seconde tête dans les bois de la Roncerie.

Pour ce qui est du Mardi-Gras, il ne subit que les interruptions dues à deux guerres, plus celles causées par le mauvais temps et plusieurs deuils comme celui du Duc de Mortemart. Il faut noter qu'en ce qui concerne cette manifestation, contrairement au Lundi de Pâques, on n'usa jamais à son endroit du moindre accommodement sur les principes.

**

Depuis le 18 février 1947 cette chasse se perpétue à Hollande en devenant chaque année davantage la fête des enfants que nous avons décrite.

Notre sujet serait très incomplètement traité si l'on omettait de se référer à Pierre Lelong, publiciste parisien, collaborateur du « Petit Journal » que nous avons déjà abordé à propos de son ami Paul Fort (2). Ceux qui le connurent gardent le souvenir d'un être aux charmes pleins de bonté. Son goût envers la peinture le conduisit, à la période, où il écrivit les pages qu'on va lire, à entreprendre de réaliser chaque année avec l'aide de Fernand Delville, des expositions à la mairie de son village de Grosrouvre, en créant pour cela « la Société des Amis de l'Yveline » ainsi que « La Bibliothèque » qui porte le même nom et où furent édités plusieurs de ses livres. Son allure bohème qui rappelait l'époque d'Alphonse Daudet et de Verlaine, ne l'empêcha pas d'aimer en voisin sa forêt en allant y étudier ceux qui y vivaient. Ainsi aujourd'hui s'avère-t-il être un folkloriste expert de sa région comme peuvent en témoigner : « Le mouvement régionaliste en Yveline de 1900 à 1914 : Salon au Village, Musée d'ethnographie, Théâtre populaire yvelinois », « Huit jours à Montfort-l'Amaury et dans la forêt de Rambouillet », « Monuments et Sites pittoresques du canton de Montfort-l'Amaury ». Attentif à tout ce qui était art et tradition locale notre auteur publia également les « Contes de la Gobine » et « Au pays des grenouilles bleues », deux volumes qu'il serait bien judicieux de rééditer. C'est d'ailleurs de ce dernier recueil paru en 1906 que nous extrayons « Mardi-Gras à Hollande ». La chasse qui nous y est rapportée avec bien des libertés voire même des approximations n'en a pas moins eu réellement lieu. Des recherches prouvent en effet que le 7 mars 1905, un Mardi-Gras,

l'Equipage de Bonnelles chassa après que rendez-vous eut été fixé au Poteau des Deux-Châteaux ; on foula au Chêne du Roi, un daguet fut attaqué au Bocquet pour être pris à l'Etang Neuf après 3/4 d'heure de chasse menée grand train. Cette prise était la 1.213^e de l'Equipage. En dépit de cela, le texte de Lelong ne manquera pas d'apparaître comme n'étant point celui d'un veneur, les impropriétés de langage sont nombreuses et même des inexactitudes dans la description des faits : il est question de deux piqueux au lieu de trois, de valets de chiens dans des tenues bleues qui n'ont jamais été les leurs et d'un daguet-mulet ce qui est convenons-en original. Il est cependant évident que nous pouvons prêter de l'intérêt à ce récit car venant de quelqu'un qui fut extérieur à la vénerie de son

époque, ces pages rendent plus tangibles encore le pouvoir attractif exercé par un Equipage.

Pierre Lelong nous livre avec ce récit le tableau d'une chasse à courre très particulière dans les premières années du siècle. Ceci dépasse en intérêt l'histoire d'une région déterminée, c'est pour la Vénerie en général un document non négligeable.

Puissent les jeunes lecteurs autant que leurs parents trouver dans ce qui va suivre autant de merveilleux qu'en Rambouillet ou ailleurs les chasses du Mardi-Gras savent leurs en procurer.

J. B.

- (1) Cf. Vénerie n° 5.
(2) Cf. Vénerie n° 20.

Devant les étangs d'Hollande, M. Otto et les trompes de l'Equipage, en 1948. Hier comme aujourd'hui...

(Photo Louis Bouchery)



MARDI GRAS A HOLLANDE (1)

par Pierre LELONG

Dix heures. Il faut partir si l'on veut assister au rendez-vous qui aujourd'hui, est au poteau des Deux Châteaux. De Gros Rouvre, montons vite au Chêne Rogneux. Nous entrerons en forêt par le Grand Veneur et nous traverserons les Longues Mares.

Nous ne sommes pas seuls. D'autres gens du pays, des familles entières, nous précèdent et nous suivent. Eux aussi vont voir la chasse. Des bandes de Grosrouvrois se succèdent entre les charmoies de la Mormaire, se croisent ou se réunissent au carrefour de la Noue. Tous marchent d'un bon pas sur le chemin gazonné et moussu.

On est heureux parce qu'il fait beau et qu'on se rend à une fête.

Le bruit des conversations n'empêche pas d'entendre le roulement des voitures, qui, par des routes invisibles mais que tous connaissent amènent au rendez-vous des bourgeois de Monfort-l'Amaury, de Neauphle, de Versailles et même de Paris.

Nous y sommes. Au milieu du carrefour le poteau blanc se dresse avec ses écriteaux sur lesquels le nom des chemins est écrit en lettres noires. Déjà les valets de chiens sont là, serrés dans leurs jaquettes bleu de roi, un cor de chasse en sautoir, entourés de leurs chiens tricolores, blanc, brun et jaune, tous attachés et posés sur leurs derrières. Groupés à côté d'eux ou assis sur la berge des fossés, des gens les examinent et bavardent. Imitons-les. Écoutons le récit instructif d'un paysan qui raconte tout ce qu'il sait sur les chiens de meute.

A chaque instant de nouveaux promeneurs surviennent. Les piétons s'arrêtent où il leur plaît. Ceux qui

sont en carrioles découvertes, en tapissières abritées par des rideaux de toile cirée, dans des omnibus jaunes et rouges ou dans des calèches à fenêtres vitrées restent à l'entrée des routes, immobiles sur des bancs ou des coussins, les jambes au chaud sous des couvertures. Ensuite se rangent des véhicules dont les toits sont garnis de caisses et de paniers. Autour de ces voitures appartenant aux chasseurs caracolent les palefreniers qui ont amené des chevaux de relai. A la fin apparaît le tilbury noir, au coffre large : corbillard pour cerfs, conduit par Gaillard, messenger à Rambouillet, qui a une trompe de chasse par-dessus son manteau à poils. Tout cela s'offre encore à la curiosité des promeneurs.

Mme la Duchesse arrive à son tour, à cheval et suivie par tous ses invités : dames et messieurs vêtus de noir comme elle ou bien habillés de vestes rouges aux parements galonnés d'argent ou d'or. On se montre les chevaux aux robes luisantes dont certains nomment les cavaliers : duchesse de Brissac, comtesse de Fels, duchesse de Luynes, M. Viette, comte d'Andigné, etc. On se demande qui sont les amazones et les officiers en tenues brillantes qu'on voit avec l'équipage. Ce beau monde cause, lui aussi, en attendant, Mme la Duchesse salue quelques hommes du pays.

Soudain des galops retentissent, et les deux piqueurs, qui viennent d'étudier le terrain, arrivent à cheval au rendez-vous. On n'attendait plus qu'eux. L'un : Armand, populaire dans toute la contrée, se découvre devant Madame et lui parle. Il lui indique où sont les animaux et à quel endroit il conviendrait de les attaquer. Nul n'entend ce qu'il dit mais on se doute qu'il a conseillé de gagner les bas-fonds de Gambaiseuil où, cette année, il y a beaucoup de cerfs. La supposition était vraie car, dès qu'il a terminé son rapport, Armand s'éloigne avec son compagnon et

(1) Extrait de « Au pays des grenouilles bleues » 1906.

Mme la Duchesse se dirige vers la route des Haizettes. C'est le signal du départ. Les piétons courent devant afin de choisir un endroit pour tout voir défilé.

Le défilé s'effectue sans bruit. Entre les hauts chênes dont les branches font voûte au-dessus de la route, passent en ordre, les uns à la suite des autres, les valets modérant avec leurs petits fouets l'ardeur des chiens, la meute grouillante des bâtards de Vendée, les rabatteurs guêtrés jusqu'aux genoux, les deux piqueurs, calmes et droits sur leurs selles, Mme la Duchesse souriant aux promeneurs qui se découvrent sur son passage, les invités causant entre eux, puis les voitures de la chasse, les chevaux de relai et les voitures des curieux. Escortant l'équipage, la foule court sur les accotements, les berges et même dans les fossés du chemin. Beaucoup de ceux qui la composent n'iront pas jusqu'au point d'attaque.

Nous serons de ceux-là. Considérant d'abord que Gambaiseuil est loin du poteau des Deux-Châteaux, ensuite qu'il nous faudrait revenir sur nos pas pour aller à Hollande, enfin que la chasse elle-même n'est vraiment intéressante que pour ceux qui peuvent la suivre sous les halliers et à travers les taillis où il est parfois difficile de marcher ; sachant d'autre part que

nous serons informés, par les sonneries du cor et la voix des chiens, des différentes péripéties qui vont se produire, nous quittons l'avenue au bout de laquelle la calvacade a disparu. Et nous nous dirigeons vers l'étang, ravis par le tableau d'élégance martiale et de noblesse sans morgue qui vient de nous être offert dans le cadre de nos chères futaies.

Tandis qu'à nos côtés de braves gens traduisent à leur manière l'impression de beauté qu'ils ont eue en regardant défilé l'équipage d'Uzès, nous nous imaginons ce que pouvaient être, au même endroit où ils passèrent avant lui, le défilé de la duchesse de Longueville entourée de ses demoiselles d'honneur à cheval, coiffées de larges feutres à plumes et les bras cachés sous d'énormes manches bouffantes serrées au poignet par des gants en peau de daim, et encore le défilé de l'empereur Charlemagne chassant à courre dans l'Yveline en compagnie de l'impératrice et de ses filles qui chevauchaient avec des diadèmes d'or sur la tête...

Nous arrivons. Sur le carrefour où aboutit la chaussée en maçonnerie de l'étang, une fête foraine est installée. Un manège de chevaux de bois tourne au rythme d'un orgue dont les échos forestiers répètent

**En 1948,
avec sa buvette
et
ses marchands
confiseurs,
la chasse
du Mardi-Gras
a repris
quelque chose
du caractère
forain
de ses origines**



(Photo Louis Bouchery)

la musique nasillarde. Des marchands de vin et de boissons chaudes, des charcutiers et des pâtisseries, versent à boire, vendent des gâteaux, coupent du pain, distribuent de la viande, debout derrière leurs tréteaux entre des rangées de futailles et des alignées de bancs qu'ils ont placés avec des tables sous des abris de toile. A travers le taillis on aperçoit des chevaux attachés aux roues des voitures qui ont amené les promeneurs. Ceux-ci vont et viennent au bord de la longue nappe d'eau ridée par les vagues et dont les rives sans herbe montent en pente douce jusqu'aux arbres.

Lac immense formant le premier des cinq étangs qui limitent la forêt dans ces parages ; Ollande qu'officiellement on écrit Hollande (2) et qui devrait s'écrire Orlande puisqu'il perpétue le nom d'un fief, dépendant du pays voisin des Bréviaires, qui s'écrivait ainsi, Ollande (que nous écrivons comme on prononce à Gros Rouvre) voit bien deux mille personnes aujourd'hui.

Mêlons-nous à elles. Toutes se connaissent plus ou moins.

Des paysans en blouse causent de leurs récoltes. Des gardes-chasse habillés de velours et ayant un fusil derrière l'épaule, parlent avec des gardes forestiers en costumes verts. Des gardes des eaux, vêtus de bleu avec des iris rouges brodés sur leurs vestes et leurs casquettes, bavardent en compagnie de soldats, cuirassiers de Rambouillet venus à cheval. Des individus masqués ou la face enfarinée, couverts d'oripeaux de toutes couleurs, accourus de Basoche et de Saint-Léger, amusent des paysannes coiffées de bonnets blancs, de fichus noirs et de marmottes à dessins violets. Des messieurs de la ville et leurs dames, exhibant des paletots de fourrure et des chapeaux à plumes, marchant pour ne pas avoir froid. Les enfants courent aux chevaux de bois en grignotant des brioches. Une mariée traîne sa robe blanche à travers les groupes. Un joueur de violon fait danser dans une avenue. On s'interpelle, on se serre la main, on rit, on tape des pieds, on boit du café et du vin chauds en attendant cinq heures.

Ici les bruits sont trop nombreux pour qu'on puisse entendre la chasse.

Une question préoccupe tout le monde. Le cerf sera-t-il tué dans l'étang où les chiens l'auront amené, ou

(2) « Certaines appellations se sont modifiées, par corruption, au cours des siècles : par exemple la grande nappe d'eau qu'on nomme communément aujourd'hui « les Etangs de Hollande » est indiquée sur la carte de 1708 conservée au pavillon présidentiel du Grand Parc, « Etangs de Pont-Royal et de Pouras », en revanche l'endroit que nous nommons « l'Etang rompu » était, au temps du comte de Toulouse, « l'Etang d'Orlandes ». C'est là, certainement, la première forme de la dénomination actuelle dont l'étymologie a suscité tant de commentaires ». Georges Lenôtre, « Le Château de Rambouillet » — Calmann-Lévy 1930 (page 227).

bien sera-t-il pris, quelque part, loin de la fête ? Celle-ci serait plus complète dans le premier que dans le second cas. Mais nul n'est assez malin pour savoir d'avance si la bête se jettera à l'eau ou si Gaillard la ramènera morte sur sa petite voiture. Ce dont on



(Collection J. Bouëssee)

La Duchesse d'Uzès au temps où Pierre Lejong la croisait entre les Deux-Châteaux et Gambaiseuil.

est sûr c'est que la curée aura lieu à Ollande, devant le public conformément à la tradition.

Néanmoins on cherche à résoudre la question favorablement. Et on fait toutes sortes d'hypothèses d'après le lieu de l'attaque, la direction du vent et les nouvelles apportées par ceux qui ont suivi une partie de la chasse. Certains racontent qu'ils ont vu naguère le cerf venir battre l'eau après telles ou telles randonnées dans la forêt. Ils font espérer ceux qui les écoutent.

Des farceurs ou des sceptiques détruisent cet espoir en expliquant pourquoi, d'après eux, l'animal n'arrivera pas vivant aujourd'hui à Ollande. On doute et on attend encore.

Quand on a vu les attractions de la fête, lorsqu'on a bu et mangé, dansé et suffisamment causé, après plusieurs tours de promenade au bord de l'eau, on s'approche de l'endroit où se fait tous les ans la curée. Là, on stationne, afin de conserver une bonne place pour voir dépecer le cerf.

Et on cherche des distractions. On lie conversation avec ses voisins. On suit les évolutions d'un garde des eaux qui parcourt l'étang dans une petite barque, laquelle servira pour prendre la bête si elle se noie. On rit des efforts faits par des enfants qui essaient d'atteindre avec des pierres un canard nageant plus loin qu'on ne suppose. De temps en temps on écoute car on croit avoir entendu la sonnerie des trompes ou les abois des chiens. On veut savoir l'heure parce qu'on pense qu'il est tard, le soleil étant bas dans le ciel.

Mais, soudain, des gens accourent, annonçant l'arrivée de la chasse. Tout le monde les interroge. Ils disent que le cerf a été pris auprès de Gambaiseul. A cette nouvelle la foule toute entière se précipite au bord de l'eau. Elle y est si serrée que Gaillard, suivi des piqueurs, a beaucoup de peine à faire avancer sa voiture sur le coffre de laquelle l'animal est attaché, pattes et tête pendantes. Chacun voudrait voir de près la bête. Double déception. Le public avait espéré un dix-cors. Ce n'est qu'un daguet qui, en outre, a perdu ses bois.

Les chiens. Il faut se ranger pour qu'ils passent, accouplés, tirant la langue, le poil mouillé, allant attendre au bas de la chaussée sous la garde des valets impassibles.

L'émotion produite par leur arrivée rapide, la certitude qu'on a maintenant d'assister à la curée, vous font oublier qu'on a longtemps attendu, qu'on a désespéré et qu'on eut froid. Tous les regards sont dirigés vers le cerf. Il retient tellement l'attention qu'on ne s'aperçoit pas du retour des cavaliers, de l'équipage et des voitures qu'on avait admirés au départ.

Le cerf est livré aux piqueurs debout dans la foule. A peine est-il sorti de la voiture que ce sont des bousculades, des disputes, des cris, qu'Armand et son compagnon n'arrivent pas à faire cesser. Tiré par les pattes, par la tête, de tous les côtés à la fois par des gens qui tiennent à être à côté de lui pour avoir un morceau de sa chair, l'animal est enfin déposé sur le sol à l'endroit convenu. Les bras se tendent de nouveau, cent mains veulent y toucher. Des hommes se hissent les uns sur les autres, des enfants sont brutalement repoussés. C'est une curée humaine. Armand se fâche, on ne l'écoute pas. Est-ce qu'on va se battre ?

Mais Mme la Duchesse vient, descend de cheval au bord de l'eau, et l'apparition de son tricorne à galons d'or apaise les furieux auxquels elle adresse des paroles indulgentes. Lentement elle se promène au milieu de cette foule devenue sage tout d'un coup. Et, devant elle, les piqueurs procèdent à la cérémonie du dépeçage. Armand découpe. Après avoir passé des quar-



La curée sur la berge d'Hollande en 1948, comme en ce 7 mars 1905 qui nous est décrit dans « Au pays des grenouilles bleues »

(Photo Louis Bouchery)

Une sortie
de l'eau,
à la deuxième
chaussée
d'Hollande.
Aquarelle
de Karl Reille
(Collection
du Chevalier
Jean Diericx)



« ... En 1771, les étangs dits de Hollande furent le théâtre d'un spectacle unique dans les fastes de la Venerie ; trois équipages s'y rencontrèrent ; — « celui du Roi qui chassait en Rambouillet ; celui du duc d'Orléans venant de la forêt de Dourdan et celui du prince de Condé, arrivant de Chantilly ». Les trois hallalis furent sonnés en même temps. Chantilly est à plus de vingt lieues de là : les chevaux, les cavaliers et les chiens devaient être bien fatigués ... »

(Le Château de Rambouillet, par G. Lenôtre, Calmann-Lévy, page 232).

tiers de viande à son compagnon qui va les jeter dans le coffre de la voiture à Gaillard, il distribue d'autres morceaux plus petits aux gens qui l'environnent. Puis, lorsqu'il ne reste de la bête qu'une carcasse informe, les piqueurs sonnent les honneurs et la foule s'écarte d'elle-même, livre passage aux chiens qui, lâchés sur un signe de Madame, se précipitent en aboyant.

La curée ne dure pas longtemps et les trois quarts des spectateurs n'en voient pas les détails. Quand les valets reprennent leurs chiens, il ne reste plus rien du cerf. Tout a été dévoré et, sur la terre piétinée, il n'y a pas même une trace de sang.

La chasse est finie.

Alors on se dépêche de partir. Chasseurs, équipage, voitures, masques, musiciens, danseurs, soldats, gar-

des, paysans et bourgeois, s'éloignent de l'étang, s'éparpillent dans toutes les directions laissant à Ollande les chevaux de bois, les débitants de saucisson et les marchands de vin. On veut sortir de la forêt avant la nuit.

Allons d'abord saluer la noble Dame qui nous offrit cette fête. Ensuite, ayant soin de marcher au bord des fossés par crainte des attelages lancés au galop sur les routes forestières, dirigeons-nous vers le Grand Veneur et le Chêne Rogneux par les chemins les plus directs. Marchons vite parce que, bientôt, on ne verra plus clair dans les bois.

Rentrons à Gros Rouvre avec les gens de chez nous qui sont tous contents de leur sortie.

Pierre LELONG